

**СОЦІАЛЬНА ТА ГЕОГРАФІЧНА ТОПОГРАФІЯ СОРОМУ В РОМАНІ АННІ ЕРНО
«СОРОМ»**

Марчук Анна, Київ, Україна

студентка 5 курсу Факультету романо-германської філології Київський столичний
університет імені Бориса Грінченка
avmarchuk.frgf25m@kubg.edu.ua

LA HONTE COMME MARQUEUR SOCIAL ET GÉOGRAPHIQUE

Marchuk Anna, Kyiv, L'Ukraine

Étudiante en 5e année à la Faculté de philologie romane et germanique de l'Université
métropolitaine Borys Grinchenko de Kyiv
avmarchuk.frgf25m@kubg.edu.ua

Дослідження присвячене аналізу категорії сорому як ключового елемента соціальної та просторової ідентичності у творах Анні Ерно. Актуальність роботи зумовлена необхідністю вивчення зв'язку між топографією міста та внутрішньою еволюцією особистості в межах автобіографічного дискурсу. Питання дослідження полягає в тому, якою мірою сором, що відчуває нараторка, детермінований її оточенням, зокрема опозицією між приватною школою та батьківською бакалійною крамницею-кафе. Метою розвідки є структурування ієрархії місць у місті Івето та виявлення того, як географічні кордони стають соціальними бар'єрами. У ході дослідження використано метод опису топографії та соціально-критичний аналіз тексту. Результати демонструють, що сором не є лише емоцією, а виступає наслідком «класового дезертирства» та фізичного переміщення між різними культурними світами. Висновки підкреслюють, що простір у Ерно є ідеологізованим, де кожна локація маркує соціальний статус суб'єкта.

Ключові слова: Анні Ерно, сором, соціальний маркер, топографія, ієрархія місць, автосоціографія.

Cette étude est consacrée à l'analyse de la catégorie de la honte en tant qu'élément clé de l'identité sociale et spatiale dans les récits d'Annie Ernaux. La pertinence de ce travail réside dans la nécessité d'examiner le lien entre la topographie urbaine et l'évolution interne de l'individu au sein du discours autobiographique. La problématique de la recherche consiste à déterminer dans quelle mesure la honte ressentie par la narratrice est liée à son environnement, notamment à l'opposition entre l'école privée et l'épicerie-buvette parentale. L'objectif de l'investigation est de structurer la hiérarchie des lieux dans la ville d'Yvetot et d'identifier comment les frontières géographiques deviennent des barrières sociales. La méthodologie repose sur la description topographique et l'analyse socio-critique du texte. Les résultats démontrent que la honte n'est pas seulement une émotion, mais une conséquence du «transfuge de classe» et du déplacement physique entre différents mondes culturels. Les conclusions soulignent que l'espace chez Ernaux est idéologisé, où chaque lieu marque le statut social du sujet.

Mots-clés : Annie Ernaux, honte, marqueur social, topographie, hiérarchie des lieux, autosociographie

Introduction. L'actualité des recherches en littérature contemporaine se caractérise par un intérêt croissant pour l'analyse des expériences individuelles en tant que révélateurs des structures sociales. Dans ce contexte, l'étude des émotions, notamment de la honte, permet de mieux comprendre les mécanismes de différenciation et de hiérarchisation au sein de la société. La littérature autobiographique offre un terrain particulièrement pertinent pour ce type d'analyse, car elle met en lumière les interactions entre l'individu et son environnement social.

Le récit s'ouvre sur une scène traumatique originelle : "*Mon père a voulu tuer ma mère un dimanche de juin, au début de l'après-midi*" [Ernaux, 1997, p. 13]. Cet événement, survenu en 1952 à Yvetot, marque pour la narratrice de douze ans la fin de l'innocence sociale et l'entrée dans la honte. Le roman ne se présente pas comme une narration classique, mais comme une enquête quasi ethnologique où l'autrice tente de "rechercher les lois et les rites, les croyances et les valeurs" qui définissaient son milieu d'origine [Ernaux, 1997, p. 40]. L'œuvre explore le déchirement d'une enfant issue d'une famille de petits commerçants (anciens ouvriers) qui fréquente une école privée catholique élitiste. C'est dans ce frottement entre deux mondes antagonistes que la honte devient, selon les termes d'Ernaux, un "mode de vie" [Ernaux, 1997, p. 140].

Problématique de cette recherche réside dans la nécessité de déterminer le rôle de l'environnement dans la formation du sentiment de honte. En particulier, il s'agit d'examiner comment les différents espaces fréquentés par la narratrice — notamment l'école privée et l'épicerie-buvette familiale — participent à la construction de cette émotion.

Analyse des recherches et publications récentes. La critique universitaire, notamment P.-L. Fort et A. Coudreuse, a exploré la dimension «auto-socio-biographique» d'Ernaux. Des chercheurs comme Isabelle Charpentier et Florence Bouchy soulignent l'influence de Pierre Bourdieu sur sa conception de la domination. L'analyse spatiale d'Yvetot a été précisée dans des travaux récents sur la géocriticit   et la "cartographie ernausienne".

L'objectif de cet article est d'analyser la honte comme un marqueur à la fois social et géographique dans *La Honte*. Cette étude vise à mettre en évidence les liens entre l'organisation de l'espace, la hiérarchie des lieux et les mécanismes de différenciation sociale qui influencent l'expérience de la narratrice.

Objet de la recherche. L'espace artistique et topographique du roman "La Honte" (1997) d'Annie Ernaux.

Sujet de la recherche. La honte en tant que marqueur social et géographique manifesté à travers l'expérience du corps et le basculement identitaire du sujet.

Résultats de la recherche. L'étude démontre que la topographie d'Yvetot impose une hiérarchie sociale rigide où le centre bourgeois s'oppose au quartier périphérique de la gare. Cette organisation spatiale se traduit par une discipline corporelle stricte au pensionnat Saint-Michel, contrastant avec la "transparence impudique" de l'épicerie familiale. La narratrice développe ainsi un habitus clivé, l'obligeant à un basculement identitaire constant pour naviguer entre l'excellence scolaire et ses racines ouvrières. L'analyse révèle également que le langage agit comme une frontière physique, exigeant un effort de "manipulation d'objets délicats" pour correspondre aux codes de l'élite. Enfin, la collision fortuite de ces deux mondes lors de l'épisode du 22 juin anéantit les stratégies de défense de la narratrice, fixant la honte comme un "mode de vie" permanent. La subjectivité de l'enfant devient alors le réceptacle d'une violence symbolique qui s'inscrit jusque dans ses moindres gestes quotidiens.

1. La topographie d'Yvetot: Une géographie de la distinction sociale. Dans l'œuvre d'Annie Ernaux, et tout particulièrement dans le récit *La Honte*, le sentiment éponyme dépasse largement la définition psychologique classique d'une émotion passagère pour devenir un véritable mode d'existence et un marqueur social. Issue d'un milieu populaire en Normandie, l'auteure se décrit comme une «transfuge de classe», terme désignant un individu qui a migré d'un environnement social vers un autre par le biais de la réussite scolaire. Cette mutation crée une «déchirure» indélébile entre le monde d'origine — celui des ouvriers et petits commerçants — et le monde d'accueil de la bourgeoisie intellectuelle. Pour Ernaux, l'appartenance sociale est le facteur le plus déterminant de l'existence, car elle conditionne non seulement le langage mais aussi le rapport au corps et à l'espace. Son projet littéraire, qualifié d'*autosociobiographie*, cherche à objectiver cette trajectoire en utilisant une «distance objectivante» inspirée de Pierre Bourdieu pour transformer le vécu personnel en un témoignage transpersonnel et universel.

La ville d'Yvetot, désignée par la lettre Y., n'est pas un simple décor mais un dispositif de classement qui rend lisible la hiérarchie sociale. Annie Ernaux dresse une véritable «topologie

sociale» où les divisions de l'espace physique servent de métaphore aux distinctions de classes. L'espace urbain est structuré par un binarisme géographique entre le «centre» et la «périphérie». L'auteure oppose radicalement la *rue de la République*, large, goudronnée et bordée de «villas imposantes» habitées par une bourgeoisie mystérieuse, à la *rue du Clos-des-Parts*, une voie étroite, irrégulière et fréquentée par des ouvriers à vélo.

2. Le corps dressé: le panoptique du pensionnat Saint-Michel. L'école privée catholique fonctionne comme un espace de discipline absolue où chaque geste est soumis à une norme rigide qui transforme la spiritualité en une véritable «hygiène sociale». Le corps de la narratrice y est littéralement “dressé” : le règlement impose, par exemple, de “*baisser la tête et les yeux*” devant les maîtresses ou les prêtres et d’observer une “*interdiction d’aller aux waters en dehors des récréations*”.

Cette contrainte spatiale crée un malaise physique permanent. La narratrice se décrit souvent comme se sentant “*lourde, poisseuse*” face à l’aisance naturelle et la “*légèreté*” des filles qui habitent le centre-ville bourgeois. La sensation de “*poisse*” n'est pas une simple émotion, mais la manifestation somatique de l’illégitimité sociale : son corps, issu d’un milieu de travail manuel, ne parvient pas à acquérir la fluidité exigée par l’institution scolaire. L'apparence vestimentaire – le port de la “*jupe et du chemisier blanc*” – agit comme une armure inconfortable qui souligne, plutôt qu'elle ne masque, sa position de «transfuge».

3. La transparence impudique: le corps dans l'épicerie-buvette. À l’opposé de l’ordre clos et silencieux de l'école, l'épicerie-buvette de la rue du Clos-des-Parts impose au corps familial une visibilité constante. L'architecture de la maison, où la cuisine est “*minuscule, coincée entre le café, l'épicerie et l'escalier*”, empêche toute barrière entre la vie privée et l'espace public.

Dans ce milieu, l'intimité corporelle est vulnérable. Ernaux souligne avec précision l’absence d’objets de pudeur bourgeoise, notant que dans son monde, la “*robe de chambre n’existait pas*”. Sans cette couche protectrice, le corps est exposé dans sa réalité la plus brute, souvent mêlé aux odeurs de “*vin et de tabac*” des clients ouvriers qui traversent la pièce de vie. Le regard de l'école, que la fillette finit par interioriser, transforme alors son propre foyer en un lieu de dégoût somatique. Elle voit désormais sa mère comme une femme “*hirsute, dans une chemise de nuit froissée et tachée*”. L'espace domestique devient ainsi un lieu de vulnérabilité physique où la honte s'incorpore par la perception sensorielle de la promiscuité.

4. Le traumatisme du 15 juin : une fracture somatique. L'emprise de l'espace sur le corps culmine lors de la «scène» fondatrice. La violence paternelle s'exprime par un mouvement spatial brutal: le père “*empoigne la mère*” et la “*traîne dans le café*”. Pour l'enfant témoin, ce moment déclenche une réaction physique immédiate: un “*tremblement convulsif*” et une fuite vers l'étage pour se jeter sur son lit, “*la tête dans un coussin*”.

Après cet événement, la honte cesse d'être un sentiment passager pour devenir un marqueur permanent entre son corps et le monde. Elle n'est plus une idée mentale, elle est une tension de la nuque, une manière précautionneuse de marcher pour éviter de “*faire gagner malheur*”. Le corps de la narratrice devient le réceptacle où se rejoignent l'infériorité géographique (le quartier de la gare) et l'indignité morale de la scène domestique.

5. La dualité identitaire comme stratégie d'adaptation spatiale: L'expérience de la narratrice dans *La Honte* se définit par un *clivage identitaire* profond, l'obligeant à naviguer entre deux mondes socioculturels incompatibles. Cette alternance forcée n'est pas un simple ajustement superficiel, mais une véritable fragmentation du «moi» qui se manifeste dès que la jeune fille franchit le seuil de l'école privée. Dans l'espace domestique du café-épicerie, elle appartient au «monde d'en bas», marqué par une langue matérielle et des comportements dictés par la nécessité. En revanche, dès qu'elle pénètre dans l'enceinte scolaire ou les quartiers bourgeois de la «ville haute», elle tente de se construire un *faux moi social* pour masquer ses origines jugées indignes.

Cette capacité à «commuter» son identité repose sur une observation clinique des codes de la classe dominante. La narratrice comprend très tôt que pour être acceptée dans le monde du «correct», elle doit effacer les traces de son habitus originel. Cette schizophrénie sociale l'amène à vivre dans une dissimulation permanente, où chaque geste est calculé pour ne pas trahir le milieu familial. Elle

devient ainsi une actrice de sa propre vie, performant une identité d'emprunt qui finit par créer un sentiment d'illégitimité persistant.

6. Le langage comme marqueur de la frontière identitaire. Le switching identitaire passe principalement par la parole. Ernaux décrit comment "*parler bien*" demande un effort physique de "*manipulation d'objets délicats*". À l'école, elle doit utiliser le français littéraire, sans accent, alors qu'à la maison, le langage est fonctionnel, rugueux, peuplé d'expressions comme le "*pinard*" ou la "*bidoche*".

Ce décalage linguistique renforce la honte géographique. La narratrice se rend compte que le langage est une "*prison*": hors de sa classe, le premier mot la signale et la situe entièrement. L'ironie devient alors sa seule arme de défense, une manière de marquer sa distance avec son milieu d'origine tout en restant physiquement présente dans la cuisine familiale. Elle commence à percevoir les expressions de ses parents comme "*ridicules*", signe qu'elle a déjà commencé son émigration vers le monde petit-bourgeois.

7. La collision des mondes: la fin de l'innocence sociale. Pour échapper à la réalité triviale de son milieu, la narratrice se réfugie dans une *activité secrète d'affabulation*. Elle utilise des supports médiatiques comme le *Petit Écho de la mode* pour projeter une existence idéale, faite de produits de luxe et de décors bourgeois. Dans ces fantasmes, elle se rêve en jeune fille vivant dans une «grande et belle maison», loin de la promiscuité du Clos-des-Parts. Ce travail de l'imaginaire lui permet de «fabriquer de l'avenir» et de se détacher mentalement d'une classe sociale qu'elle juge médiocre.

Cette fuite dans l'irréel souligne l'impossibilité de la narratrice à s'enraciner dans son présent. Elle se perçoit comme une «transfuge de classe» en devenir, dont la réussite scolaire est le principal moteur de désidentification familiale. Le dégoût qu'elle éprouve pour les clients ivres ou pour le corps «relâché» de sa mère alimente son ambition de ne jamais leur ressembler. En se rêvant orpheline, elle cherche à annuler sa filiation pour devenir son propre point de départ social. Ce refus du réel constitue la base psychologique de sa trajectoire de *migration ascendante*.

Conclusions et perspectives de recherches ultérieures. L'analyse du roman «La Honte» a démontré que la subjectivité de la narratrice est le produit d'une lutte entre deux géographies inconciliables. La honte n'apparaît pas comme une émotion stable, mais comme le résultat d'un processus de "*switching*" constant entre l'habitus familial et la norme scolaire. Ce "*clivage*" *identitaire* s'incorpore dans les gestes, la démarche et la parole de la fillette, faisant de sa propre existence un champ de bataille spatial. L'événement du 15 juin et la collision du 22 juin marquent la fin de la possibilité d'une existence harmonieuse entre ces deux rives. Les perspectives de recherches ultérieures résident dans une étude plus approfondie de la dimension religieuse de la topographie urbaine d'Ernaux en tant que marqueur de culpabilité physique.

BIBLIOGRAPHIE – REFERENCES

1. Bouchy, F. (2022). *Profil – Annie Ernaux : La Place, La Honte*. Editions Hatier.
2. Bourdieu, P. (1979). *La Distinction : Critique sociale du jugement*. Minuit.
3. Coudreuse, A. (2015). *La honte comme «vérité sensible» de la domination*. In P.-L. Fort & V. Houdart-Merot (éds.), *Annie Ernaux : un engagement d'écriture*. Presses Sorbonne Nouvelle.
4. Ernaux, A. (1997). *La Honte*. Gallimard.
5. Fort, P.-L. (dir.). (2022). *Cahier de l'Herne Annie Ernaux*. L'Herne.
6. Gaulejac, V. (1996). *Les sources de la honte*. Desclée de Brouwer.